

DANSE A la Bastille, l'Américain Daniel Linehan optimise sa création avec l'utilisation de la vidéo.

«Gaze» à effets de scènes

GAZE IS A GAP IS A GHOST

Chorégraphie de **DANIEL LINEHAN** Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011. A 20 heures, jusqu'à vendredi. Rens. : 0143574214.

En 2007, le danseur et chorégraphe américain Daniel Linehan se pointait discrètement sur les scènes françaises, retenant l'attention de nombreux programmeurs (Rennes, Toulouse, Saint-Denis...) intéressés par de jeunes auteurs qui font passer encore la recherche avant la production. Ce qui ne signifie pas chez ce trentenaire qu'il n'a pas le souci du public. Tantôt, Linehan se révèle haletant, dans un seul mouvement continu, derviche tourneur hypnotisant. Ailleurs, en duo ou en trio avec Salka Ardal Rosengren, il cherche à débusquer la fragilité et la fraîcheur de la jeunesse dans des mises en scène épurées, tendres. Ce que l'on aime chez cet homme, c'est une certaine insouciance ou, du moins, un air de pas y toucher, de naviguer librement.

Couillises. Après avoir travaillé à New York, notamment comme artiste en résidence à Movement Research, Daniel Linehan poursuit sa formation à l'école P.A.R.T.S. d'Anne Teresa De Keersmaeker à Bruxelles, ville où il s'est installé et a constitué un groupe avec d'autres élèves de l'école.

Sa récente création, *Gaze is a Gap is a Ghost*, présentée au dernier festival Mettre en scène, à Rennes, est un trio féminin (Salka Ardal Rosengren, Anneleen Keppens et Maria Silva) où il est question de débusquer le vivant, de le toucher, la



Gaze is a Gap is a Ghost. La partition, qui a été enregistrée, est projetée alors que les trois interprètes la jouent sur le plateau. PHOTO HUMA ROSENTALSKI

peau face à l'image. La partition, qui a été enregistrée, est projetée sur un écran alors que les trois interprètes la jouent sur le plateau. L'utilisation de la vidéo ouvre d'autres perspectives sur la danse, proche d'un espace théâtral en mouvement. La corrélation entre l'enregistrement fixé numériquement et l'événement en direct, altérable, noue un lien entre passé et

présent. L'écran sert également de couillises. Il s'en passe sans doute de bonnes derrière. Les filles sont magnifiques lorsqu'elles s'enlacent sans pression à même le plateau, comme de jeunes vacancières. On est aussi au cinéma, la musique de Kim Hiorthoy accentuant l'univers onirique, procurant une distance avec le réel. Dans ce trio, Daniel Linehan parfait une écriture de

l'ellipse. Aucun commentaire sur les nouvelles technologies. Ici le corps est à l'image, comme à la scène, le même.

Repos. Quant à la chorégraphie, basée sur la marche commune à tous et sur les repos et autres abandons, elle n'a rien d'ostentatoire, cherchant juste à nous faire voir à travers les yeux des interprètes. Les actions sont volontairement sim-

ples, de l'ordre du quotidien, chaque interprète vaquant à ses occupations avec ses objets de prédilection. On se laisse volontiers guidés par ces jeunes gens qui ont beaucoup d'atouts et n'en profitent pas pour nous en mettre plein la vue par des mises en scènes tapageuses mais creuses. Ici, tout fait sens, simplement.

MARIE-CHRISTINE VERNAY